

To Write as if Already Dead

Kate Zambreno

Number 275, Spring 2021

Hervé Guibert, le plus que vif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96128ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zambreno, K. (2021). To Write as if Already Dead. *Spirale*, (275), 50–55.

KATE ZAMBRENO

TO WRITE AS IF ALREADY DEAD

EXTRAIT TRADUIT PAR LUBA MARKOVSKAIA

Essayiste, critique et romancière, Kate Zambreno enseigne la création littéraire à la Columbia University et au Sarah Lawrence College. Son écriture emprunte au fragment, à la forme diariste et aux notes éparses pour composer une œuvre dont la subjectivité, au-delà du simple dévoilement de soi, constitue une singulière façon de matérialiser une pensée en mouvement.

Dans *To Write as if Already Dead*, ouvrage qui paraîtra chez Columbia University Press au mois de juin, et dont nous présentons ici un premier extrait traduit, Zambreno trace le parcours du livre qu'elle peine à terminer. Toujours en devenir, sans cesse remise à plus tard, cette étude d'À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie d'Hervé Guibert dévoile l'un des *modus operandi* de Zambreno, à savoir la mise en scène de l'écriture, de ses ratés et de ses balbutiements, qu'elle préfère au livre achevé. Essai et récit s'y entremêlent pour dire le corps malade et ses défaillances, les difficultés de l'enfantement et de la maternité, le temps – celui du sida des années 1980, de la pandémie que nous connaissons aujourd'hui, du livre qui s'écrit –, la fragilité et la résilience des êtres.

Les études sont souvent plus belles que les tableaux achevés, chiadés.

Hervé Guibert
Le protocole compassionnel

HIER

Je me suis enfin sentie prête à entreprendre cette étude hier, quand je me suis aperçue que c'était l'anniversaire de la mort d'Hervé Guibert, le 27 décembre 1991. Il était mort 28 ans plus tôt, jour pour jour. Pour une raison ou une autre, cette coïncidence m'a fait sentir que j'étais sinon prête, du moins disposée à m'attaquer à cet essai que j'avais échoué à rédiger, ou plutôt à terminer, au cours des trois années précédentes. Je voulais officiellement commencer ce livre *hier*, en parcourant les premières pages d'*À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, le livre d'Hervé Guibert sur lequel on m'a commandé une étude, mais ce sentiment a surgi en moi pour ensuite s'estomper, et je me suis encore une fois abandonnée au divan, où je repose en ce moment. La journée s'est écoulée sans que je sois en mesure d'écrire autre chose qu'une note pour consigner cette coïncidence.

Hier m'a semblé être le premier vrai jour de cette maladie, je me rappelle ce que c'était avant, le goût de la mort dans la bouche. Tout ce que je mange goûte et sent à la fois trop et pas assez la nourriture, l'œuf dur que je viens de tenter d'ingérer avait la texture et la saveur du plastique. Le café, que je ne peux boire qu'en quantité négligeable, ressemble à de l'eau chaude et brune, un peu âcre, et ne me procure aucun effet stimulant. L'autre jour, j'ai eu une folle envie de déguster les mets de mon enfance, ce bref instant où tout avait un goût délicieux, le jour de Noël, je voulais des crudités disposées sur une assiette avec une vinaigrette ranch, comme chez ma grand-mère pendant les fêtes, ou retrouver l'image alléchante que je me faisais de la moitié d'une tomate farcie d'une cuillerée de thon saturée de mayonnaise, au point d'en dessiner les contours dans mon carnet. Peut-être que je peux écrire comme ça, le matin, quand je me force à m'asseoir droite à un bureau, avec la lumière qui pénètre.

UN

J'ouvre sans cesse le livre à la première page numérotée – 1 –, l'annonce d'une première personne acerbe, lugubre, vacillant au bord d'un effondrement ou d'une épiphanie. Le narrateur n'est pas nommé, ce qui l'inscrit dans une littérature de la distanciation, et tout au long du livre, il déconstruira les événements de la vie d'un dénommé « Hervé Guibert », dont on suppose qu'il est le narrateur à la première personne, mais entre guillemets. *« J'ai eu le sida pendant trois mois. Plus exactement, j'ai cru pendant trois mois que j'étais condamné par cette maladie mortelle qu'on appelle le sida. »* À l'issue de ces trois mois, le narrateur devient persuadé qu'il sera le premier au monde à vaincre cette peste. À la parution du livre, en France, les lecteurs ont été déconcertés par ce découpage temporel – l'auteur affirme-t-il s'être rétabli du sida, s'agit-il d'une œuvre spéculative, d'un simulacre du récit ? Encore maintenant, on peut se poser la question : pourquoi faire miroiter devant nous cette délivrance promise ? Serions-nous en train de lire, comme le suggère Guibert lui-même, *« une science-fiction dont [il] serai[t] un des héros »* ?

26 DÉCEMBRE 1988

Je suis les traces des flèches et des astérisques que j'ai dessinés au fil des ans dans les marges de ces premières pages, pour tenter de démêler le fonctionnement du temps dans le roman. J'ai gribouillé partout sur cette édition de poche, au stylo, au crayon, des ratures et des soulignements insistants. Guibert commence son livre le 26 décembre 1988, le lendemain de Noël, à Rome. Il nous dit que plusieurs mois se sont écoulés après les trois premiers suivant son diagnostic, au cours desquels il a pensé mourir (peut-être la mort rôde-t-elle dans chaque diagnostic, tout comme elle rôde, selon William Gass, dans chaque journal intime). Et voilà qu'il écrit, *« plusieurs mois après ces trois mois au cours desquels en toute conscience j'ai été assuré de ma condamnation, puis de ces autres mois qui ont suivi où j'ai pu, par ce hasard extraordinaire, m'en croire délivré »*. Je mets des années à relire cette entrée en matière avant de la comprendre. Hervé Guibert, pourquoi n'as-tu pas simplement écrit « un an » ? Il faut attendre 45 pages avant la confirmation d'une date précise, au moment de relater l'épisode cauchemardesque de la prise de sang qu'il subit lors de son examen pré-AZT à l'hôpital Claude-Bernard, le 22 décembre, moins d'une semaine auparavant, et dont il attendra les résultats pendant une quinzaine de jours au début de l'année 1989 – période qui correspond en grande partie au présent de l'écriture – afin de savoir si ses globules blancs se sont suffisamment effondrés pour le rendre admissible au traitement antiviral de l'époque. L'infirmière qui fait la prise de sang lui demande : « Depuis quand êtes-vous en observation ? » Je réfléchis avant de répondre : « Un an. » Au cours de mes relectures, je finis par comprendre que ce livre porte sur le brouillage du temps qui survient lorsqu'on devient un sujet médical. La perte de repères qui place le lecteur dans un espace confus dès l'incipit et qui se poursuit tout au long du livre est voulue. Le sida, à l'époque où écrivait Guibert, était voilé de rumeurs et de fictions – sa survie était une œuvre spéculative.

JE SUIS SEUL

Je suis seul ici et l'on me plaint, on s'inquiète pour moi, on trouve que je me maltraite, ces amis [...] m'appellent régulièrement avec compassion, moi qui viens de découvrir que je n'aime pas les hommes, non, décidément, je ne les aime pas, je les haïrais plutôt, et ceci expliquerait tout, cette haine tenace depuis toujours, j'entreprends un nouveau livre pour avoir un compagnon, un interlocuteur, quelqu'un avec qui manger et dormir, auprès duquel rêver et cauchemarder, le seul ami présentement tenable.

L'écrivain qui écrit « Je suis seul » est absurde, théorise Blanchot dans son essai sur la voix narrative, en réfléchissant à partir des journaux de Kafka. Car du moment où l'écrivain écrit « Je suis seul », il s'adresse déjà à un lecteur imaginaire pour exprimer sa solitude. « *J'entreprends un nouveau livre pour avoir un compagnon* ». Qui tient compagnie à l'écrivain : le livre qu'il est en train d'écrire ou son futur lecteur ? Le narrateur s'est isolé à Rome, fuyant les hommes « *comme la peste* », y compris ses amis parisiens. Il n'a confié son sombre diagnostic qu'à quelques proches, tout comme il a avoué à seulement quelques intimes qu'il s'attend à être épargné. Cela me rappelle les premières lignes du *Coupable* de Georges Bataille : « *Ces notes me lient comme un fil d'Ariane à mes semblables et le reste me paraît vain. Je ne pourrais cependant les faire lire à aucun de mes amis.* » La honte anticipée devant la possibilité qu'un ami lise ce qui se doit d'être indiscret – ce qui ne peut que l'être – pour s'approcher le moins de la réalité. Et pourtant, nous sommes peut-être, en tant que lecteurs, les amis qui le condamnent, ou qui sont à tout le moins impuissants à lui sauver la vie.

Je ne reçois presque plus de textos ni de courriels sporadiques « *juste pour prendre des nouvelles* » de la part de mes amis – ils ne veulent pas passer leurs journées à m'entendre dire que je suis envahie par l'inquiétude, transie d'angoisse, rongée par tout ceci, vais-je faire une fausse couche, le bébé sera-t-il en santé, pourquoi faire ça encore une fois à mon corps, alors que je suis trop vieille, comment se permettre un autre bébé alors que nous avons du mal à joindre les deux bouts, comment accoucher et enseigner sans congé de maternité, mes journées passées à consulter en ligne des statistiques alarmantes sur les malformations génétiques propres à mon âge maternel avancé, à parcourir des résultats de recherche médicale, à m'inquiéter tout le jour, à pleurer toute la nuit, ils ne veulent pas connaître ma hantise et mon appréhension constantes, je suis censée être pleine d'optimisme et de hâte.

« *C'est bon signe !* » me texte Marie quand je lui réponds avec l'emoji vert vomissant pour lui faire part de ma nausée volcanique. Je suis ravagée par l'absurdité de ma vie, par l'absurdité destructrice de mon désir d'un deuxième enfant, de mettre au monde une autre personne, mais je l'ai désiré si intensément, peut-être pour laisser un compagnon à ma fille après ma mort, ou en vue d'une apocalypse éventuelle, maintenant que j'ai eu ce que je voulais, qu'est-ce qui m'a pris de faire ça, bon sang.

Je ne parle pas aux gens de cette étude, elle est intime, tout comme cette grossesse.

26 DÉCEMBRE 2019

Le lendemain de Noël, je vais voir un autre médecin, dans Midtown, car mon obstétricienne vient de prendre sa retraite, de fermer subitement sa pratique. Tout au long de l'automne, j'ai été terriblement malade. Je crains d'avoir contracté quelque chose de grave. En octobre, j'avais une espèce de parasite et je ne pouvais rien garder. Puis, peu de temps après, une infection respiratoire qui a duré des mois, à cause d'une éclosion à la garderie de ma fille. Le médecin m'avise qu'il ne peut pas lire les analyses sanguines d'une femme enceinte. Il me dit que j'ai besoin d'un obstétricien qui s'assurerait que mes niveaux d'hormones montent suffisamment, mais il est trop tôt, à six semaines, pour que quelqu'un accepte de me voir. J'avais oublié cette impression d'être un fantôme – on n'existe pas en tant que femme enceinte avant d'avoir traversé les deux premiers mois toute seule. *« Vous pourriez payer de votre poche, certains le font »*, me dit-il, *« mais je suppose que si votre enfant est dans la salle d'attente, c'est que vous n'avez pas d'argent »*.

Je ne l'aime pas du tout, je n'aime pas son air arrogant, je n'aime pas que lorsque je lui dis où j'enseigne, il insiste, en devinant correctement : *« Mais pas à temps plein, n'est-ce pas ? »* C'était l'automne où on avait arrêté de convier les « temps partiel » aux réunions, à l'université, on se demandait si on nous éliminerait complètement, ce qui n'était pas impossible, sans contrats ni syndicat, et c'est sans doute pourquoi je me suis mise à tomber si malade, à somatiser toute cette cruauté. *« Vous êtes surmenée »*, me dit le médecin d'un ton paternaliste, comme pour dire *c'est évident-non*, quand je lui parle de mes nombreux déplacements pour enseigner, des trois cours sur trois campus différents à l'automne, de mes maladies des dernières années. Et il a raison, je suis surmenée, mais c'est sa façon d'ajouter « c'est tout » qui me révolte. Après le rendez-vous, on s'est arrêtés dans un resto de salades, dans le coin, qui empestait le cimetière. J'ai dû partir. La dernière fois que j'avais vu un médecin, c'était un mois plus tôt, un autre homme pédant à la clinique de soins d'urgence, le lendemain de l'Action de grâce, après m'être réveillée avec une conjonctivite, toujours le mal de gorge carabiné, les horribles quintes de toux nocturnes, penchée par-dessus le bord de mon lit à me demander si je m'étais fêlé une côte. Une pneumonie, peut-être. *« Est-ce qu'il y a une possibilité que vous soyez enceinte ? »* demande la technicienne, par précaution. C'est pas impossible. Il y a bien eu cette étreinte furtive sur le divan quelques jours plus tôt, la seule baise après des mois de misère absolue. Je me suis traîné les pieds jusqu'à la salle de bain dans ma jaquette en papier, ma salopette en jean à la taille, et j'ai pissé dans une tasse. Le rictus répugnant du médecin. Résultat négatif. Je n'étais pas encore assez enceinte pour que le test détecte la grossesse. Ou peut-être que le sperme circulait encore en moi. Pour y faire naître une vie, apparemment, plutôt qu'une mort.

DEADLINE

Les sections numérotées se lisent comme des journées. Le suspense de la date d'expiration est lié ici à l'expiration prochaine de l'auteur. Est-ce que le héros va mourir, la drogue de l'heure prolongera-t-elle sa vie pour la durée du livre, se tuera-t-il par lui-même? En creusant la matière de son livre, tout comme de ceux qui suivront dans ce cycle de la maladie, l'auteur creuse sa propre tombe. Une tombe vers laquelle il sait que ses admirateurs afflueront lorsqu'il sera enterré sur l'île d'Elbe, nous dit-il dans *Le protocole compassionnel*, la suite qu'il écrit une fois sa renommée assurée par son livre précédent, une célébrité qui fait désormais de son nom, en France, la définition même d'une personne atteinte du sida.

Chaque prise de sang accroît la tension narrative. «*Le processus de détérioration amorcé dans mon sang se poursuit de jour en jour [...].*» Les premières pages mettent en scène l'épuisement des lymphocytes T4 du narrateur comme dans un jeu de Pac-Man, le système sanguin représenté comme «*un labyrinthe*» dans les couloirs duquel le virus dévore tout le «*plancton*» immunologique sur son passage. Ses derniers résultats montraient un compte de T4 de 368, et lorsque le nombre descendra sous les 200, cela voudra dire qu'il aura véritablement contracté le sida, ce qui l'exposera à des infections secondaires et le rendra admissible à la prise d'AZT, censé ralentir l'assaut sur son système immunitaire, repousser son échéance. Le Dr Chandi, son médecin du moment, lui fait savoir que l'AZT n'étendra sa vie que de 12 à 15 mois, et que sans celui-ci, il n'a que quelques mois, voire quelques semaines à vivre. «*Un homme en passe de prendre de l'AZT est déjà un homme mort, qu'on ne repêchera plus.*»

Il doit écrire le livre rapidement, avant de commencer à prendre l'AZT, pour repousser le moment où il succombera à la mort inéluctable. Tout au long de l'écriture du roman, le narrateur se met en scène refusant de prendre l'antirétroviral avant d'avoir terminé le livre, le 20 mars, moment où il avale enfin les deux pilules bleues qu'il avait rejetées tous ces mois. Puis, il prend le médicament de façon intermittente, recherchant les conseils des autres, pour enfin cesser tout à fait le traitement à cause des fortes nausées et des maux de tête qu'il lui occasionne. Une digression typique pour énumérer les effets secondaires de l'AZT, comme un pouls effréné.

L'auteur se donne une échéance pour raconter, comme il l'exprime, l'histoire de sa maladie. Aujourd'hui. Comme une *Date Painting* d'On Kawara. «*Aujourd'hui, le 4 janvier 1989.*» Guibert se donne sept jours pour faire le récit condensé de sa maladie. Une semaine pour écrire une décennie. Il sait que c'est impossible. C'est un délai qu'il ne parvient pas à tenir. Sept jours plus tard, il doit appeler le Dr Chandi pour obtenir les résultats de ses analyses au téléphone, «*[le] propulsant par là publiquement dans une nouvelle phase de la maladie.*»

Je tente de calibrer mon propre échéancier de janvier en prenant mes rendez-vous médicaux – l'échographie de la huitième semaine, les analyses sanguines, les «*dépistages prénataux effractifs*» –, le tout idéalement avant la fin du premier trimestre. Dans ses premières pages, Guibert écrit qu'il a internalisé la structure de son travail, qu'il la porte en lui, et pourtant, il ne sait pas comment se terminera le livre – une multitude de fins, poreuses et prémonitoires. Le récit suivra «*cette frange d'incertitude, qui est commune à tous les malades du monde.*» Mais je ne suis pas malade. Ou peut-être suis-je terriblement malade, mais ce n'est pas vu comme une maladie, c'est perçu comme temporaire – mais n'est-ce pas là le propre de bien des maladies?

(SE) CONTRACTER

C'était à l'automne, il y a trois ans, tandis qu'enceinte jusqu'aux yeux, je bondissais sur un ballon d'exercice pour stimuler mes contractions tout en tentant d'éviter de faire un AVC en regardant le débat à la présidentielle – celui où il planait derrière elle de façon menaçante comme un spectre effroyable –, quand j'ai reçu un courriel. Est-ce que j'aimerais écrire un court livre, une étude sur le roman de mon choix, pour Columbia University Press? Je pensais pouvoir l'écrire rapidement au cours de ces premiers mois. J'ai mis près de deux ans avant de commencer à pouvoir seulement y songer. Désormais, je me fixais un délai, inscrit dans celui de mon corps. Un mois avant d'apprendre la nouvelle, que je décide ou non d'interrompre cette grossesse, que cette grossesse décide de s'interrompre d'elle-même ou qu'elle se poursuive, j'écrirai enfin cette étude sur Hervé Guibert.